

Aude FIESCHI

LE VIEIL HOMME
AUX DIX MILLE DESSINS

Le roman de Hokusai



Éditions
Philippe Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Kimono d'art et de désir
Le Masque du samouraï

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage les grandes dates de la vie de Hokusai, un glossaire, ainsi qu'une carte des 53 étapes du Tôkaidô.

© 2012, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Brooklyn Museum/Corbis

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0361-0

« ... à quatre-vingt-dix ans, je pénétrerai le mystère des choses.

A cent ans, j'aurai décidément atteint un niveau merveilleux, et à cent dix ans, chaque point, chaque ligne que je tracerai vibrera de vie. Que ceux qui vivent assez longtemps voient si je tiens parole. »

Hokusai

Père dort. Et moi, je veille. Très bientôt, dans quelques jours, quelques heures peut-être, il va mourir. Je le sais, et lui aussi le sait. Il est très faible, mais son esprit est intact. Je ne veux pas qu'il se sente seul. Je veux qu'il me voie lorsqu'il ouvre les yeux. Et je veux être auprès de lui lorsqu'il les fermera pour toujours. J'ai peur. J'ai froid.

Oei se lève pour ajouter un peu de charbon de bois dans le brasero. Dans ce pavillon au milieu des arbres, bien que le printemps soit déjà là, il fait froid et humide la nuit.

La petite chambre dans laquelle elle vit à présent avec son père est encombrée de peintures et de dessins, il y en a partout. Oei marche dans la pièce, juste pour faire quelque chose. Elle s'agenouille un moment, puis se relève.

Que pourrait-elle faire ? Dormir, il ne faut pas y songer. Ranger un peu les dessins ?

Un rouleau peint est accroché au mur : la dernière œuvre de son père. Elle s'arrête devant et la contemple longuement : la forme parfaite du mont Fuji, la montagne sacrée, occupe le centre du tableau et ressort, blanche, sur un fond coloré d'ocre pâle. Des rochers et quelques buissons, à peine suggérés, occupent le premier plan. Mais le regard suit une nuée sombre qui contourne la montagne et s'élève vers le ciel. Au milieu se détache la silhouette plus claire d'un dragon qui monte, comme aspiré vers le haut.

Oui, ranger un peu, peut-être, sans réveiller son père...

Il n'a jamais été dans les habitudes d'Oei de toucher aux affaires de son père qui prétendait être le seul à se retrouver dans son désordre – et quel désordre – et c'était comme un accord tacite entre eux. Elle n'osait même pas jeter un coup d'œil sur son travail lorsqu'il n'était pas là. Elle ne le faisait que lorsqu'ils peignaient ensemble, mais cela faisait un certain temps qu'ils n'avaient pas peint tous les deux.

Le cri désespéré d'un petit animal qui vient d'être attrapé par un renard ou un blaireau la fait sursauter. Le vent souffle, faisant grincer les arbres. Quelle nuit effrayante!

Elle déroule un rouleau peint, l'admire longuement, puis le roule à nouveau avec précaution et le pose debout à côté des autres. Puis un autre et un autre encore. A côté des peintures, les dessins s'empilent en tas plus ou moins gros, il y règne un vrai désordre. Comment les classer? Par sujet, par taille?

Soudain, caché au milieu de deux tas de dessins, elle découvre un paquet de feuilles, d'un format plus petit, couvertes non pas de dessins mais d'écritures. Elle sort le manuscrit avec précaution.

Il est agrémenté çà et là de petits croquis, et se révèle être de la main de son père. Il n'y a aucun doute, elle connaît son écriture.

Son cœur bat plus fort et elle sent le rouge lui monter aux joues avec le sentiment de faire quelque chose de mal. A-t-elle le droit de lire ce manuscrit que son père semble avoir voulu tenir caché?

Mais elle balaye ses scrupules et après avoir vérifié que son père dort tranquillement – son souffle semble régulier –, elle s'agenouille sur un coussin.

Elle approche un peu la lampe.

En dépit de l'interdiction plusieurs fois répétée de pénétrer dans l'atelier, à cause du risque que représentait la forge pour un jeune enfant comme moi, il m'arrivait, échappant à la surveillance des adultes, de m'y glisser quand même.

Ce qui m'attirait avant tout, c'était le feu. J'aurais pu rester des heures à contempler le mouvement ininterrompu des flammes qui du rouge viraient à l'orangé avec quelques éclairs de bleu ou de vert en fonction de ce qui brûlait. Le ronronnement du feu avait un effet calmant, aussi m'efforçais-je de ne jamais me laisser aller de peur de m'endormir, sous l'effet conjugué du bruit et de la chaleur.

Dans l'atelier, la chaleur était telle que les employés chargés de couler le métal travaillaient étés comme hiver, avec pour tout vêtement un simple pagne enroulé autour des reins.

Je ne me lassais jamais de suivre les mouvements de ces hommes, dont les muscles se tendaient sous l'effort, leur peau toute luisante de sueur, reflétant un peu de la couleur des flammes, comme si eux-mêmes étaient tout juste sortis du feu. Le mouvement et la couleur me fascinaient. Mais pour moi ces hommes étaient aussi effrayants que les statues des dieux gardiens, placés de chaque côté de la porte principale menant aux temples, afin d'en défendre l'accès aux esprits malveillants.

Mon père, fabricant de miroirs, se devait d'exceller dans son art, car il fournissait la maison du shôgun, aussi tenait-il ses employés d'une main très ferme. En fait, nous le craignons tous. Seule ma mère, qui ne redoutait personne, habituée au monde sans concession des artisans, avait trouvé les moyens de me protéger et de me soustraire à ses colères.

Un jour, ne me trouvant pas aux endroits habituels, elle avait cherché partout et fini par découvrir ma cachette. D'une main ferme, elle m'en avait extrait et, en m'enjoignant d'un geste de ne pas broncher, avait attendu d'être suffisamment éloignée pour me réprimander sérieusement. Peut-être même eus-je droit à quelques taloches.

Pourtant, il me semble que j'aurais été capable de braver les ires paternelles afin de ne pas être privé du spectacle qui me fascinait tant.

*

Le feu encore une fois, toujours vivant dans mes souvenirs. Il avait pris dans le quartier voisin et, poussé par un vent violent, menaçait de se propager rapidement : une ville de bois et de papier s'enflamme à la moindre étincelle et alors il faut faire vite. La cloche de la tour de surveillance sonnait pour prévenir les habitants du début d'un incendie. Ce son avait quelque chose de lugubre alors que la nuit tombait déjà. De façon générale, la cloche n'annonçait jamais rien de très bon et beaucoup de personnes avaient déjà compris l'imminence du désastre. Ils tentaient de faire échapper quelques objets à la destruction inévitable : qui un chaudron, qui un futon.

Le feu se rapprochait. La cloche accéléra ses battements : la peur redoubla. Certains tentaient d'évacuer les vieillards ou les malades en les portant sur leur dos.

Des cris et des pleurs fusaient de partout, mêlés aux craquements sinistres des premiers toits qui s'effondraient dans une explosion d'étincelles. Une brigade de pompiers passa en agitant son *matoi* tandis qu'une autre brigade lui coupait le chemin pour être la première arrivée. Question d'honneur ! Sur les épaules des combattants du feu tressautaient les longs crochets qui servaient à faire tomber les parties de maison en flammes en espérant éviter ainsi la propagation de l'incendie. Ils étaient vêtus de kimonos de coton épais, décorés de l'insigne de leur brigade.

En dépit de la panique de la fuite, je m'attardai un court moment, fasciné par ce spectacle magnifique et terrible d'une ville qui flambe. Déjà une fumée âcre rendait l'air irrespirable et brûlait les yeux. C'est alors qu'un petit chien, à la queue roussie par les flammes, fou de peur, traversa en zigzaguant et en piaillant la rue que nous tentions de fuir. Je ne pus m'empêcher de rire à ce spectacle qui pourtant n'avait rien de drôle, peut-être pour détendre mes nerfs, ou bien parce qu'encore enfant je pouvais rire de tout. Et ce terrible incendie reste avant tout lié dans ma mémoire aux déboires de ce petit animal !

Il m'est arrivé depuis de vouloir dessiner cette scène tragique et comique à la fois, mais jamais je n'ai réussi à reproduire ce que ma mémoire voulait garder pour elle.

*

Des quelques années qui séparent ces deux scènes, je n'ai pas conservé de souvenirs bien particuliers. J'avais les mêmes préoccupations que les gamins du quartier : échapper à la vigilance des parents pour aller jouer et faire quelques bêtises. D'ailleurs, nous jouissions d'une certaine liberté, car dans ce quartier d'artisans, nos pères étaient toujours très occupés à gagner de quoi nourrir

leur famille et nos mères, lorsqu'elles n'étaient pas au ménage ou à la cuisine, ne résistaient pas à l'envie d'aller cancaner avec les voisines.

Une fois sorti de la petite école du temple où j'apprenais à lire et à écrire, je ne tardais pas à filer au bas de la « colline aux cerisiers », le lieu convenu de rendez-vous où j'étais sûr de retrouver l'un ou l'autre de mes camarades. Plus que d'une colline, il s'agissait d'une butte qui, loin du nom poétique qu'elle portait, était une sorte de terrain vague à l'écart des maisons, où poussaient quelques arbres maladifs. Notre jeu favori, lorsque nous étions assez nombreux, était de former deux groupes de combattants : le clan Minamoto contre le clan Taira.

Shintarô, le fils d'un samouraï de rang inférieur, était le chef que nous voulions tous servir et selon le camp qu'il commandait nous nous retrouvions indifféremment Minamoto ou Taira.

Le prestige qu'il avait auprès de nous ne venait pas de quelque qualité particulière, car c'était un gamin comme les autres, pas particulièrement beau ni même très malin, mais de son origine sociale supérieure à celle des artisans et des marchands. Lorsque le combat tournait mal pour lui, il ne se privait pourtant pas de nous insulter en nous traitant de vils marchands et jurait qu'il ne jouerait plus avec des crétins comme nous, mais nous le retrouvions fidèle au poste les jours suivants. Depuis, j'ai compris qu'il devait préférer être le chef chez les marchands et les artisans plutôt que méprisé par les enfants de samouraïs de haut rang.

Pour ma part, peu enclin aux défis physiques, je préférais encourager les combattants plutôt que de participer aux combats et grimpais dans l'arbre le plus solide pour avoir une vue claire de la mêlée et compter les coups. Il me vint même l'idée, car j'avais toujours sur moi un

morceau de charbon pour gribouiller quelque petit dessin, de noter le détail de ces batailles sur le tronc de l'arbre. Les participants étaient représentés en deux groupes : le premier en figures filiformes, debout ou couchées, dans le cas des « blessés » ou des « morts », et le second avec des personnages tout ronds, ce qui permettait au premier coup d'œil de distinguer les clans. Cela me valut un certain prestige, pas tout à fait aussi grand que celui de Shintarô, pourtant, mais qui grandit encore lorsque j'apportai les jours suivants les chutes d'un vilain papier dérobé à l'atelier de mon père, sur lequel immortaliser nos faits d'armes.

Nous passions aussi beaucoup de temps à chercher des grillons, confectionner des arcs et des flèches, ainsi que des frondes, ou tout simplement à courir sans but précis.

Cette période d'insouciance ne dura pas très longtemps, car assez vite il nous fallut commencer à nous rendre utiles et à aider nos parents. Dès l'âge de huit ou neuf ans, en effet, les fils de commerçants se voyaient chargés de commissions et ceux des artisans de menus travaux. Et certains apprenaient déjà le métier de leur père.

Takeo, le fils du charpentier, ne venait presque plus nous voir.

— Chaque jour je dois aider un peu plus, nous dit-il, il m'est difficile de venir vous retrouver à présent.

Et il est vrai qu'il avait déjà l'air fatigué.

— De plus, il y a mon cousin qui me déteste et qui me fait faire tout ce qu'il n'aime pas faire. Celui-là, il ne perd rien pour attendre. Je le lui revaudrai.

— Qu'est-ce que tu comptes faire? demandai-je.

— Je ne sais pas moi, hésita Takeo, lui cacher ses outils. Je vois déjà la rage de mon père! La volée de coups qu'il prendra!

— Oui, mais il va te soupçonner.

Embarrassé, Takeo haussa les épaules et ne répondit rien, et après un rapide salut, s'en retourna.

Je savais que, moi aussi, sous peu, je devrais commencer à aider dans l'atelier de mon père et j'appréhendais ce moment.

*

Effectivement, peu de temps après, un soir, alors que nous mangions en silence, mon père prit sa coupe de saké, la tourna dans sa main comme pour l'examiner et après l'avoir vidée d'un trait posa son regard sur moi :

— Demain, tu commences à travailler avec nous, déclara-t-il.

Si je m'attendais à cette phrase, je dois dire que je n'avais préparé aucune réponse et je bafouillai un « oui, père » sans grand enthousiasme.

J'admirais le savoir-faire extraordinaire de mon père qui lui valait de fournir la maison du shôgun et celles de samouraïs de haut rang, mais au fond de moi je commençais à comprendre que ce métier ne m'attirait pas. La seule partie qui m'intéressait dans la confection des miroirs était la partie liée à la décoration et aux motifs ornementaux. Or la réussite du miroir tenait bien plus au bon dosage des divers métaux afin que le pouvoir réfléchissant soit le plus parfait possible et aux techniques du moulage lui-même. Et bien sûr mon père ne commencerait pas mon apprentissage par la partie ornementale.

Je demeurai silencieux, ne sachant comment dire mon désir de devenir peintre. Un attelage de bœufs passa devant la maison. Au bruit qu'il faisait, on comprenait qu'il était lourdement chargé. Puis le silence se fit de nouveau et je me remis à manger.

*

Mon apprentissage commença dès le lendemain. Ces journées me paraissaient interminables, car il n'était plus question à présent d'aller folâtrer avec mes compagnons de jeux. Le soir, j'étais si fatigué que je m'endormais, à

peine le dîner englouti. Le feu que j'avais observé avec plaisir pendant toutes ces heures était à présent mon pire ennemi. Avec l'été, la chaleur devenait insoutenable et j'eus à plusieurs reprises des malaises. Je sentais l'exaspération et la déception de mon père qui grandissait et je vivais dans la crainte de ses colères.

Une nuit, alors que je m'étais réveillé pris de panique après un cauchemar terrible, plein de monstres et de sorcières bien effrayantes que je voyais surgir des flammes, le cœur encore tout battant d'émotion, je surpris une conversation entre mes parents de l'autre côté de la cloison :

— Tokitarô n'est vraiment pas fait pour me succéder, disait mon père, il n'en a pas la stature ; je vais commencer à regretter de l'avoir adopté.

— Pourtant ce n'est pas un vaurien, il semble même assez doué pour le dessin, répondit ma mère.

— Peut-être, mais ce n'est pas avec ça qu'il va manger et nourrir une famille !

Adopté ? Nakajima Ise ne serait donc pas mon père ? Et celle que je croyais ma mère et qui savait si bien me défendre ne serait pas ma mère ? Je dois dire que cette découverte m'émut, même si le fait d'adopter des enfants pour toutes sortes de raison n'est en rien exceptionnel.

Je me surpris les jours suivants à dévisager tantôt mon père, tantôt ma mère, pour tenter de trouver quelques points de ressemblance. Certains jours j'en trouvais, mais d'autres non, et je n'arrivais à aucune conclusion. Et bien sûr je m'inventais des parents à ma convenance : si j'étais le descendant du shôgun lui-même et que pour une raison ou une autre il ait décidé de me cacher en me plaçant dans la famille Nakajima ? J'imaginai des histoires toutes plus improbables les unes que les autres et mon efficacité à l'atelier n'en était pas plus grande pour autant, bien au

contraire! Mais je ne pouvais pas poser la question qui me brûlait les lèvres, car cela aurait été la preuve de mon indiscretion, bien involontaire pourtant.

Après de nombreuses tentatives malheureuses pour m'intéresser à l'art de fabriquer les miroirs et plusieurs crises dues à mon attitude hostile, mon père finit par se résigner et quelques mois plus tard, décida de me placer ailleurs.

C'était une très belle journée d'automne. Je rentrais d'une course en longeant la rivière Sumida. Une légère brise faisait danser les *susuki* du chemin et tempérant la chaleur du soleil de midi. Fatigué par une longue marche, je décidai de faire une petite halte avant de rentrer m'enfermer dans la bibliothèque de prêt avec le vieux Junichi qui m'employait comme commis. C'est chez lui que mon père m'avait placé après avoir compris que je n'avais aucun intérêt pour la fabrication des miroirs et que je ne serais donc pas à même de reprendre son atelier.

Je quittai la route principale pour un petit chemin où je savais trouver quelque grosse pierre pour m'asseoir et me délester de mon baluchon, lourd des livres que je venais de récupérer. De l'endroit où je me trouvais, une sorte de petit promontoire, j'avais une vue plongeante sur une rangée de maisons qui bordaient la rivière en lui tournant le dos. C'est de ce côté que donnaient les cuisines, reliées à la rivière par des petits sentiers agités d'un mouvement permanent de femmes, occupées à aller et venir, chargées de seaux, de marmites ou de tas de linge à laver. Je demeurais un long moment, assis, à regarder ce spectacle coloré et divertissant. Quelques bateaux remontaient la rivière Sumida, lourdement chargés du riz destiné aux greniers de la ville. Les bateaux de plaisir étaient, eux, toujours amarrés,

serrés les uns contre les autres en attendant leur sortie du soir.

Sur une grosse pierre à côté de moi, un chat, que je n'avais pas remarqué en arrivant, bâilla en étirant ses pattes comme s'il voulait s'en débarrasser, puis, feignant d'ignorer ma présence, entreprit de faire sa toilette en léchant bien consciencieusement sa fourrure de sa petite langue rose et râpeuse. Une libellule passa à sa portée et je m'étonnai qu'il restât impassible et ne tentât pas de l'attraper d'un coup de patte. Il leva la tête pour la regarder mais ne bougea pas. Ce devait être un vieux chat que ce genre de jeux n'amuse plus. Je l'enviais de pouvoir rester ainsi à lézarder au soleil. Si je n'avais pas l'obligation de rentrer bien vite, j'ouvrais le *furoshiki* dans lequel je transportais les livres et je m'étendrais sur la pierre chaude afin de rêvasser et de feuilleter les livres illustrés qu'il contenait. Sur la vingtaine d'ouvrages que je rapportais, il y en avait trois que je ne connaissais pas, les autres je les avais regardés en cachette bien des fois, attentif à ne pas me faire surprendre par mon patron qui jurait de me jeter dehors s'il m'y reprenait. Mais comment résister à la tentation ?

Les petits « livres jaunes », qui constituaient la plus grande partie de notre collection, étaient des livres illustrés. Comme l'illustration y occupait la place principale, ils étaient accessibles à tous les lecteurs, même aux moins lettrés. Pour ma part, l'histoire m'importait peu, car j'aimais avant tout les illustrations, comme celles de Kawamura Kihô, dont le pinceau savait si bien décrire les « joies et peines humaines ». La puissance de suggestion de son travail était telle que l'on se trouvait soudain précipité au cœur des illustrations et pour un moment on se confondait avec l'enfant qui assistait terrorisé à une scène de violence conjugale entre ses parents, dans un intérieur misérable. Mais il y avait aussi des livres drôles

qui soulignaient le comique du quotidien ou le bonheur de joies simples et je me plaisais à tenter d'en copier les illustrations, toujours en cachette, ou à les reconstituer de mémoire.

— Tu aimes les illustrations, n'est-ce pas? m'avait demandé un jour Junichi, alors qu'il était exceptionnellement en verve et de bonne humeur, aussi tu es bien heureux de pouvoir les admirer.

Il repoussa ses cheveux, qu'il avait assez longs et blancs, lissa de la main ses quelques poils de barbe qui le faisait ressembler à un vieux sage chinois et continua :

— Tu ne sais peut-être pas que les tout premiers textes, le plus souvent des copies de sùtras bouddhiques, étaient merveilleusement illustrés, mais afin de les protéger de l'humidité et des insectes, ils étaient enfermés dans des petites tours cylindriques et donnés en offrande aux temples et aucun mortel n'était censé les voir!

— Alors à quoi servait-il de faire tout ce travail? demandai-je, surpris.

Junichi hésita un peu devant une question aussi directe :

— Sans doute au plaisir des dieux!

Je ne répondis rien, mais ne pus m'empêcher d'éprouver des regrets pour ces beautés que personne n'admirerait jamais! Les livres que j'illustrerai moi, car dans mon for intérieur j'avais décidé de devenir peintre et rien d'autre, tout le monde pourrait les admirer.

Je me levai, jetai un dernier regard envieux au chat qui, roulé en boule, dormait la tête entre les pattes et repris mon chemin. Je traversai le quartier de petits commerces et de restaurants bon marché qui menait à la minuscule boutique où s'entassaient tous nos livres. L'odeur de soupe de nouilles des marchands ambulants vint me rappeler que je n'avais pas encore déjeuné et qu'il fallait que je me presse si je voulais avoir quelque chose à

manger. Les patrons sont censés nourrir leurs apprentis, mais le mien, petit et sec, se contentait de très peu de nourriture, à croire que les livres le nourrissaient, et il trouvait bon de m'appliquer le même régime. Mais moi, à quatorze ans, j'avais toujours faim. D'un geste machinal je fouillai dans ma ceinture à la recherche d'une petite pièce, tout en sachant fort bien qu'elle était vide et traversai la rue pour ne pas passer à côté de l'étal du pâtis-sier qui dégageait toujours des parfums qui me mettaient au supplice. Je n'avais pas vu arriver un messenger à cheval qui, lancé à toute allure, faillit me renverser. « Imbécile ! » cria-t-il furieux. Je faillis en laisser tomber mon baluchon et le rattrapai de justesse.

En rentrant dans la boutique, je tentai d'être le plus discret possible et surtout de ne pas attirer les foudres du vieux Junichi. Depuis quelque temps, il avait mauvaise mine et il lui arrivait de sentir l'alcool à des heures inhabituelles. Il était même devenu violent et, à la moindre contrariété, levait la main sur moi. Heureusement pour moi, je le trouvai endormi dans un coin. A côté de lui, traînaient les restes du repas et un flacon de saké vide. Sans faire de bruit, je m'emparai de ce qu'il avait mis de côté pour moi et m'éloignai pour aller le manger. Il n'y avait qu'un peu de riz froid et très peu de légumes en saumure et j'eus vite fait de dévorer le tout. Puis je profitai de ce moment de répit pour feuilleter encore quelques-uns des ouvrages, sans risque de me faire prendre. Tant que les ronflements me parviendraient aussi réguliers, je n'avais pas grand-chose à craindre.

Ces moments passés avec les livres étaient des moments de bonheur parfait. Le monde autour de moi disparaissait et je vivais dans et par ces illustrations qui m'enchantèrent. J'en connaissais certaines par cœur et dans ma tête je retraçais avec un pinceau imaginaire

chaque trait, chaque détail, chaque courbe. Pour ces livres, j'étais prêt à supporter encore longtemps les coups et le travail éreintant de commis, mais je n'en eus pas le loisir car mon patron tomba malade et un jour où il avait bu encore plus que de coutume, il me jeta dehors en me traitant de bon à rien. Il mourut peu de temps après et cette nouvelle m'attrista, car au fond Junichi n'était pas un mauvais homme.

Mon retour momentané chez moi ne fut pas des plus faciles, mais heureusement il ne dura pas longtemps. Ma mère semblait heureuse de me voir. Les affaires n'étaient plus aussi florissantes ces derniers temps et le caractère de mon père s'était encore un peu aigri. Lorsque nous nous retrouvions au moment des repas, il s'enfermait dans un mutisme qui rendait l'atmosphère particulièrement pesante. M'en voulait-il toujours de ne pas avoir voulu suivre ses traces? J'aidais quand même à l'atelier du mieux que je pouvais en espérant que cela ne durerait pas trop longtemps.

*

L'odeur des planches de merisier et de paulownia fraîchement coupées et le crissement des outils entaillant le bois font partie des souvenirs les plus marquants de l'atelier de gravure dans lequel je fus placé comme apprenti peu de temps après. Mon père, qui connaissait bien le graveur, m'avait averti qu'il m'en cuirait si je ne me montrais pas à la hauteur.

Pendant les premières années, mes tâches étaient de celles qui sont réservées aux débutants dans un atelier de gravure : nettoyer le local, apporter l'eau pour diluer les colorants, ranger les calques, nettoyer les planches gravées

et, quelquefois aussi, ce que j'aimais particulièrement, aller chercher les commandes de papier. Comme le magasin n'était pas tout près, j'avais le temps de profiter un peu de l'agitation bruyante et joyeuse de ce quartier où le commerce ne cessait jamais.

Il fallait être *dô-bori*, c'est-à-dire avoir trois ou quatre années d'apprentissage derrière soi, avant d'avoir l'autorisation de couper et de polir les planches à graver et quelques années encore avant d'être autorisé à commencer la gravure du bois proprement dite. Je regardais les graveurs avec envie et désirais de toute mon âme être un jour en mesure de toucher aux outils, mais lorsque je m'attardais un peu trop à les regarder travailler, je me faisais rabrouer et renvoyer immédiatement à mes occupations. J'espérais qu'un jour, je pourrais moi aussi, lorsque toutes les autres tâches seraient terminées, être autorisé à couper et à poncer les planches à graver. Il fallait être patient.

Un soir cependant, fatigué d'attendre, alors que les graveurs étaient en train de boire du saké pour fêter un événement quelconque, et que les voix s'enflammaient au milieu de rires bruyants, dans la salle à côté, je me glissai dans l'atelier. Un peu de lumière venait de la rue, à peine suffisante pour que je ne meure pas complètement de peur et que je trouve une lampe à huile à allumer. Quelques outils n'avaient pas été rangés et gisaient sur le plancher. Pourtant, il me semblait avoir tout remis en ordre à la fin de la journée, quelqu'un avait dû travailler après mon départ. Je ne pus m'empêcher de penser à mon père qui accordait tant d'importance au soin des outils. Combien de fois n'avait-il pas répété à ses apprentis que les outils étaient ce que l'artisan avait de plus précieux et que sans eux ils n'étaient rien.

— Essayez de faire quelque chose avec une lame émoussée, une gouge tordue et un marteau dont la tête

ne tient pas sur le manche, ne cessait-il de répéter. Et si vous perdez ou cassez mes outils, vous entendrez parler de moi, ajoutait-il en nous menaçant de son gros marteau.

— L'outil est le prolongement de la main de l'artisan, disait-il encore, sans lui l'artisan n'est rien.

C'est pourquoi, la première fois qu'un apprenti avait le droit de toucher aux outils était pour lui une vraie fête, une sorte de rite de passage, mais ensuite il vivait dans l'angoisse de les égarer ou de les abîmer.

Ce soir-là, donc, une force irrésistible me poussait à ignorer les conséquences inévitables de mes actes : j'allais braver l'interdit ! Je m'emparai d'une chute de bois, et, sans même poser de calque, commençai à graver un petit motif. Je n'avais plus conscience de rien, ni du temps qui passait, ni de l'endroit où je me trouvais : la gouge dans la main, je tentais de reproduire au mieux les gestes que j'avais vu faire. Mais le bois était dur et la gouge d'un maniement délicat. Le couteau glissa à plusieurs reprises et je manquai de m'entailler le doigt. Mécontent de mon premier résultat, je jetai d'un geste rageur le morceau de bois et en pris un autre, puis recommençai encore et encore : un petit morceau de bambou, c'était tout ce que je voulais figurer, mais cela même était bien au-dessus de mes moyens. Je ne sais combien d'essais je fis ce soir-là. A côté, la joyeuse réunion se prolongeait et, comme il était fort tard, épuisé par mon effort et bercé par le brouhaha, je ne pus résister à la fatigue et m'endormis à même le plancher.

Au petit matin, le maître graveur, comme chaque jour, vint faire sa tournée avant l'arrivée des graveurs pour voir où en étaient les travaux et me trouva profondément endormi au milieu des petites chutes de bois que j'avais tenté de graver. Je fus copieusement rossé et à deux doigts d'être mis à la porte, mais c'était un moindre mal, car cela

avait dû jouer en faveur du démarrage de mon apprentissage, moins d'un mois plus tard.

Enfin j'allais pouvoir donner libre cours au besoin de dessiner tout et n'importe quoi que je montrais depuis mon plus jeune âge! Cependant, j'allais apprendre très vite que graver et dessiner sont deux métiers complémentaires mais distincts. Le graveur doit reproduire au mieux les intentions du dessinateur, du peintre, ou du calligraphe, il doit suivre au plus près le dessin avec ses pleins et ses déliés, ne rien ajouter ou retrancher à l'œuvre originale. Il exécute une copie inversée du dessin qui doit prendre en compte la profondeur et la largeur du trait avec toujours à l'esprit l'intensité de la couleur. Et si entre la gouge et le pinceau il y a une grande différence, tous deux doivent avant tout travailler à la justesse du trait.

Travailler et encore travailler pendant de très longues journées, jusqu'à ne plus sentir ni mes jambes engourdis par de longues heures passées à genoux, ou assis en tailleur, le dos courbé sur la planche à graver, ni mes mains couvertes d'ampoules, c'est ce que je fis les deux années suivantes jusqu'à ce que l'on accepte, enfin, de me confier mes premières gravures de texte. Et je ne fus pas peu fier lorsqu'on me confia la gravure des six dernières pages du *Gakujo-Koshi*, un roman comique de Unchûsa Sancho. Je ne m'en tirai pas trop mal à ce qu'il paraît.

*

Il semble que, de ces années d'apprentissage, ma mémoire ait effacé beaucoup de choses, car les journées se ressemblaient et le travail était répétitif. Mais certains faits marquants sont restés gravés dans mon esprit, comme les pluies diluviennes qui tombèrent sans arrêt sur le pays après l'incendie d'Edo. Partout les rivières

débordaient, anéantissant les récoltes et charriant dans leurs eaux toutes sortes d'immondices. Les cadavres que l'on n'avait pas le temps d'ensevelir ou de brûler servaient de proie aux bêtes sauvages. De la région de Sendai, où vivait le vieil oncle d'un des apprentis, nous arrivaient des récits terrifiants. Dans les campagnes où les récoltes avaient été gâtées par ces pluies incessantes, la famine sévissait, faisant des milliers de victimes. Les paysans mangeaient les animaux morts, et mouraient à leur tour. La peur de la maladie était telle que dès que quelqu'un avait mauvaise mine, il devenait suspect et devait se terrer chez lui.

Dans l'atelier, les rations de nourriture étaient devenues vraiment insuffisantes. Sans doute notre maître, cédant à la panique générale, économisait-il le riz, dont le prix avait fortement augmenté et nous n'étions jamais rassasiés. Celui qui a déjà eu faim apprend la vraie valeur de la nourriture et c'est quelque chose qu'il n'oubliera jamais. Et même aux moments les plus difficiles de mon existence, lorsque je dus brader mon travail en échange de quelques pièces, et que la chère était maigre, je ne crois pas avoir jamais ressenti ces crampes et ces vertiges qui vous feraient faire n'importe quoi pour calmer un estomac vide, comme ce fut le cas à cette époque-là.

Masao était apprenti graveur comme moi, à peine plus âgé, et il travaillait dans l'atelier depuis un peu plus longtemps que moi. C'était un drôle de garçon, maigrichon avec une grosse tête et des yeux très écartés, toujours un peu interrogateurs. Je ne pouvais le regarder sans penser à un bilboquet. Comme nous partagions les tâches réservées aux apprentis débutants, nous avons compris qu'il valait mieux faire équipe et régler nos petits problèmes entre nous si par hasard il s'en trouvait. Au demeurant, Masao n'était pas un mauvais garçon, mais il ne montrait pas beaucoup de dispositions artistiques et je me demandais s'il arriverait un jour à faire autre chose que les basses tâches qui lui incombait pour le moment. Sa façon de traîner les pieds avait aussi quelque chose d'irritant, un peu comme s'il était déjà vieux et fatigué avant même d'avoir vécu.

Cependant, il faut bien avouer que j'éprouvais une certaine fascination pour lui. Non pour le personnage lui-même, car en dehors de cette morphologie un peu particulière, c'était un garçon assez banal, mais pour les histoires extraordinaires qu'il me racontait et qu'il tenait de son grand-père, bourreau de son métier. Comment pouvait-on être le petit-fils d'un bourreau ? La question paraît absurde et pourtant je suis sûre que je me la suis posée ! J'avais l'impression que Masao avait accès à un monde

fascinant et repoussant à la fois. Mais en dépit de la curiosité qu'il m'inspirait, je ne posais jamais de questions sur son grand-père, attendant toujours qu'il en parle le premier.

Il m'était arrivé de voir des prisonniers attachés entre eux par des cordes, tenues par les gardiens de prison, en route pour des travaux forcés, et chaque fois j'éprouvais une sorte de malaise à ce spectacle. Mais jusqu'à présent je n'avais jamais assisté à une exécution et je n'avais aucune envie de le faire. Comme elles étaient annoncées publiquement à l'avance, je pouvais faire en sorte d'éviter de passer près du lieu d'exécution, lorsqu'elles avaient lieu aux portes d'Edo. Et même lorsqu'il n'y en avait pas, je ne pouvais m'empêcher de presser le pas si je passais dans le coin. Je ne comprenais pas l'intérêt que trouvaient certaines personnes à ce spectacle sanglant.

Quoi qu'il en soit, Masao m'assura des qualités « professionnelles » de son grand-père qui n'avait jamais raté une exécution : les condamnés réclamaient d'être décapités par lui afin de se garantir une mort rapide et sans souffrance. C'est par lui aussi que j'eus vent de certains petits trafics qui s'étaient installés autour des exécutions par les « aides » du bourreau, des hors-castes, seuls autorisés à toucher le sang, et qui étaient chargés de s'occuper des cadavres.

La première fois que je vis un de ces parias transportant un cadavre, roulé dans une natte, horrifié je demandais des explications à mes parents. Ils me dirent que c'était le sort qui attendait les criminels et les vilaines gens. Masao me révéla de son côté que dans la ville où exerçait son grand-père, lorsque les « aides du bourreau » passaient dans les magasins, la veille de l'exécution, pour annoncer la sentence, on leur donnait généralement un peu d'argent. Dans le cas où le propriétaire ne s'acquittait pas de son écot, le paria revenait alors après l'exécution et, sous

prétexte de se reposer, s'installait devant le magasin avec son sinistre paquet et ne quittait les lieux qu'une fois l'argent en poche. On imagine bien les conséquences d'un tel acte sur la fréquentation du magasin et le tort que cela pouvait lui faire. Il s'agissait d'une forme de chantage particulièrement efficace. Je me souviens d'avoir bien ri de cette histoire macabre, révélatrice de l'imagination des hommes à trouver les idées les plus extravagantes pour se faire de l'argent !

Masao, lui, avait de l'imagination pour tenter d'échapper aux tâches du quotidien. Il n'avait pas beaucoup d'ambition et se déchargeait des corvées sur moi autant qu'il le pouvait, mais j'en avais pris mon parti et je fermais les yeux sur les petites ruses qu'il employait pour me faire exécuter le travail à sa place.

A cette époque, nous commençons aussi à nous intéresser au sexe opposé et il nous arrivait même d'en parler.

— Il n'y a pas de plus belle fille que ma sœur Utako, avait-il déclaré un jour.

— Comment ça « pas de plus belle fille » ? demandai-je, un peu dubitatif en regardant le visage étrange de Masao.

— C'est une vraie beauté, tout le monde le dit, répondit-il, incapable d'expliquer en quoi sa sœur était supérieure aux autres filles.

J'espérais donc simplement avoir l'occasion de l'apercevoir et de juger par moi-même. La chance me fut donnée quelques jours plus tard lorsque Utako vint rejoindre son frère à l'atelier. Masao avait dit vrai : elle était toute de beauté et de grâce et le contraste entre eux était surprenant.

Mais sous peu, on commença à me confier d'autres travaux de gravure qui m'absorbèrent complètement et j'oubiai momentanément la belle Utako et les dires de son frère.

Je ne me lassais pas d'admirer cet oiseau, arrivant pattes tendues pour se poser sur une branche de pin enneigée, rehaussée d'un peu de poudre de mica afin de rendre l'effet de scintillement de la neige, ou ce petit chat, au chaud dans le giron de sa maîtresse, à peine visible au milieu du décor des robes, profusion de bambous, de papillons, de palmes, de coquillages, superposées avec un goût parfait. Ils faisaient partie des illustrations du *Miroir des formes des belles femmes des maisons vertes* que le peintre Shunshô, au faite de sa gloire, avait réalisées pour Tsutaya, encore tout jeune éditeur et qui allait par la suite jouer un rôle si important pour nous autres artistes.

Lorsque j'entrai dans l'école de peinture Katsukawa, dans la septième année de An'ei, mon bonheur était total. J'allais pouvoir travailler sous la direction de Shunshô, un maître respecté dont le talent n'était plus à démontrer. Il devait honorer de nombreuses commandes que l'intérêt croissant pour le théâtre avait multipliées.

Les premières années, bien sûr, je subis le long et pénible apprentissage commun à toutes les écoles de peinture : copier et encore copier. Il s'agissait par la répétition du même geste d'obtenir la copie parfaite d'un motif, tout en gardant à l'esprit le style de l'école. La perfection du geste ! Existe-t-elle seulement ? Quand peut-on être sûr de l'avoir atteinte ? C'est la quête inlassable de l'artiste,

celle qui gardera son talent intact. Mais si je pense ainsi à présent, à vingt ans j'étais sûr d'atteindre un jour la perfection, celle que je croyais déceler dans les œuvres de Shunshô. Je tentais de m'imprégner de son savoir-faire et aurais pu passer des heures à le regarder travailler, si je n'avais eu moi-même de nombreuses tâches à accomplir. Il y a un plaisir immense à voir naître une œuvre, et bien plus encore un chef-d'œuvre.

La maîtrise de Shunshô était telle que tout ce qu'il faisait semblait aller de soi, sortir facilement de son esprit et être produit par une main sûre et sans repentir. Mais lorsque, en cachette, je tentais de reproduire ses dessins, alors le doute et le désespoir me submergeaient : combien de temps me faudrait-il pour arriver à faire quelque chose de convenable ?

En tant que chef de l'école, le *iemoto* était le seul à décider du statut de l'élève et des sujets qu'il serait autorisé à copier. Toute initiative personnelle étant interdite, nous nous devions seulement de pratiquer le dessin d'étude, en recopiant sans fin les dessins des manuels, sans jamais nous éloigner du style de l'école.

La routine de l'école avait quelque chose de rassurant pourtant : chacun savait ce qu'il devait faire et avait peu de décisions à prendre. La discipline et le respect pour nos aînés étaient au centre de l'enseignement. Nous travaillions en silence afin de ne rien perdre de notre concentration et il nous fallait attendre les rares moments de repos pour pouvoir nous chamailler ou rire bêtement de plaisanteries grasses d'hommes encore jeunes. Par ailleurs, une grande rivalité nous animait dans nos efforts pour attirer l'attention du maître et si l'un des élèves recevait quelque compliment – ce qui était rare, car Shunshô n'en était pas prodigue –, nous éprouvions une jalousie féroce. Il pouvait aussi se produire de véritables coups de foudre lorsqu'un

nouveau comme le jeune Taka, doté d'un joli faciès, était accepté dans l'atelier. Nous nous retrouvions à minauder comme des femmes afin d'attirer son attention!

Cela mettait un peu de piment dans le quotidien d'élèves qui se désespéraient parfois d'imaginer que leur vie se résumerait à copier encore et encore des modèles de dessins, jusqu'à être acceptés à part entière comme peintre de l'école, à condition de ne jamais trahir son style.

Pour moi, étant le dernier arrivé et un des plus jeunes, j'avais pour tâche d'accompagner notre maître dans ses déplacements, notamment au Yoshiwara, lorsqu'il lui venait l'envie ou la nécessité d'aller faire quelques dessins d'acteurs de kabuki ou de « beautés ». C'était pour moi une aubaine de pouvoir contempler le monde très particulier du Yoshiwara, le quartier des plaisirs d'Edo. Je ne sais si c'était le fait du hasard, mais Shunshô ne prenait jamais le même chemin pour se rendre dans certaines « maisons de thé » qu'il affectionnait particulièrement et le spectacle était donc toujours différent.

— Ouvre grand tes yeux, me dit-il un jour, cet endroit est une source d'inspiration pour nous tous : la beauté y côtoie la vulgarité et la joie adoucit le malheur de certaines de ces femmes.

Je n'avais pas vraiment besoin de ses encouragements, car mes yeux avides ne savaient sur quoi s'arrêter tant il y avait de couleurs et de mouvements que j'aurais voulu coucher immédiatement sur le papier. Un jour peut-être, pensais-je, moi aussi, accompagné d'un apprenti, je ferai et referai ce chemin pour y trouver inspiration ou réconfort.

Je ne m'arrêtai pas à ces pensées et continuai à trotter derrière mon maître, lorsque déboucha d'une rue perpendiculaire, le cortège d'une des geishas les plus réputées du Yoshiwara. Elle avançait, en grande tenue, précédée de deux apprenties et accompagnée de sa surveillante

ainsi que de l'homme à tout faire qui tenait un parasol au-dessus de sa tête. A ce spectacle, je m'arrêtai un moment afin d'en goûter la beauté. Sayuki, j'appris par la suite qu'il s'agissait d'elle, portait un kimono de soie noire au décor somptueux. La couleur de son kimono indiquait qu'elle se rendait à une cérémonie officielle et non à un rendez-vous de travail.

Les coques noires de jais de la coiffure, dont je ne comprenais pas l'agencement compliqué, étaient piquées de peignes splendides, incrustés de nacre et choisis avec le plus grand soin pour être en accord avec les motifs du kimono. Elle avançait avec grâce sur des *geta* à talons hauts, empêchant d'une main sa robe de s'ouvrir. Lorsque nous arrivâmes à son niveau, elle reconnut mon maître et le salua poliment. Alors qu'elle relevait la tête, je croisai son regard et sentis immédiatement le rouge me monter aux joues. Mais déjà le cortège nous dépassait et je pus admirer la grâce de sa nuque dégagée et la beauté de son obi au nœud compliqué. Il ne me restait plus qu'une impression de beauté et d'élégance aussi fugitive qu'un parfum qui passe. Et comme pour toutes les premières fois, cette rencontre conserva dans mon souvenir une place plus importante que les innombrables rencontres de ce genre que je fis par la suite.

— Tu nous racontes des histoires, tu ne l'as pas vue, vantard, dirent les autres apprentis lorsqu'après le travail je leur racontai ma rencontre, et je sentis leur jalousie à mon égard.

— Vous n'avez qu'à demander à notre maître, si vous ne me croyez pas, rétorquais-je, sûr pourtant qu'aucun n'oserait le faire.

Plus tard j'allais passer un certain temps à dessiner les « beautés » du Yoshiwara, mais dans un premier temps je dus me consacrer aux portraits d'acteurs. Shunshô, en effet, ne pouvant faire face à la demande croissante pour ces portraits, après que Kiyonaga, un autre spécialiste du genre, eut cessé ses activités, commença à nous déléguer le travail.

J'avais beaucoup de plaisir à représenter les acteurs dans les poses et les mimiques qui devaient, par la seule puissance de l'expression, révéler au premier coup d'œil de qui il s'agissait et quel rôle il jouait. Et à cette fin, Shunshô me donna l'autorisation d'aller assister à quelques spectacles où je pourrais m'inspirer d'acteurs en chair et en os.

— Il ne s'agit pas pour toi d'être passif, m'avait-il dit, mais de t'imprégner de l'esprit des acteurs, pour être capable, en quelques traits précis, d'en reproduire le caractère dominant.

Je ne suis pas sûr d'avoir compris tout de suite ce qu'il entendait par « caractère dominant », car pour moi, chaque mimique, chaque geste, était digne d'intérêt. Pourtant, mes premiers croquis furent violemment critiqués et il me fallut un certain temps avant que Shunshô ne me gratifie d'un :

— Enfin, celui-là a du style!

Mais tous ces efforts perdus n'étaient rien au regard du bonheur que me procuraient ces visites au kabuki. Pour m'y rendre, je longeais le temple Nishi Hongan-ji dont on devinait les toits à travers les arbres et je me réjouissais d'avance du spectacle auquel j'allais assister, mais aussi de celui de la joyeuse agitation qui régnait dans le quartier. Les spectateurs se pressaient par petits groupes afin de ne pas rater le début de la pièce pour laquelle ils

s'étaient déplacés, échangeaient un salut avec quelque connaissance et affichaient l'air ravi de ceux qui se préparaient à passer un bon moment. Il s'agissait surtout de commerçants et d'artisans aisés, soigneusement habillés pour l'occasion, mais aussi d'artistes et d'habitues du quartier des plaisirs.

Et bientôt, assis dans la pénombre du théâtre, dont la structure en bois commençait à se couvrir d'une belle patine, faisant abstraction du bruit des voisins qui ne pouvaient voir un spectacle sans apporter de quoi manger et boire, j'attendais, le cœur battant, le coup de gong annonçant le début de la pièce. Puis je me laissais aller à la magie du spectacle, à la beauté des costumes et du maquillage et à la puissance évocatrice de la musique.

Mais sous peu, les portraits d'acteurs n'allaient plus suffire à nous nourrir tous et c'est avec soulagement que j'accueillis les premières commandes d'illustrations pour des petits livres jaunes qui me furent faites. Ces romans populaires touchaient un public très large, pour qui l'illustration avait souvent plus d'importance que le texte, et j'allais pouvoir laisser libre cours à mon imagination !

Je repensai alors à tous ces livres que j'avais feuilletés du temps où j'étais commis dans la bibliothèque de prêt en rêvant un jour de pouvoir moi aussi illustrer.

Cependant, j'ignorais alors les difficultés de la création « sur commande ». Illustrer un livre, c'est se glisser dans une histoire écrite par un autre, c'est tenter de traduire la fantaisie d'un autre. Il arrive que l'histoire ne vous inspire pas et que votre cerveau cesse de guider votre main. Que faire ? Le temps passe, la page reste blanche et les échéances approchent. J'ai connu des peintres qui tentaient de trouver l'inspiration dans l'alcool, mais pour ma part, je préférais boire du thé qui me

permettait de rester éveillé tard et de travailler une grande partie de la nuit.

Il m'est arrivé aussi d'avoir en quelque sorte « trop » d'inspiration et que l'auteur trouve que mes illustrations ne correspondaient pas assez au texte. Alors pourquoi ne pas être à la fois auteur et illustrateur ? Cela aussi, je l'ai tenté, mais je n'ai pas vraiment brillé en tant qu'auteur. Pour qu'un livre soit réussi, il faut que le texte et l'illustration se trouvent intimement liés, que le texte calligraphié fasse partie intégrante de l'illustration. Un livre est une chose vivante, qui possède ses qualités propres, et le grand art, lorsqu'on est illustrateur, est de lui donner de l'esprit.

Comme chaque matin, l'éditeur Tsutaya s'était levé tôt. Il aimait ces heures tranquilles, avant l'agitation de journées chargées, qui ne lui laissaient pas une minute à lui. Il se vêtit d'un kimono de coton indigo, orné de motifs au pochoir, qu'il doubla d'une veste chaude, car en dépit de l'arrivée du printemps, l'air était encore frais. Puis il s'agenouilla devant la table basse que la servante venait d'apporter sur laquelle se trouvait le repas du matin : une soupe, du riz et du thé.

A peine avait-il eu le temps de commencer sa soupe, qu'il entendit à l'extérieur des pas qui semblaient s'être arrêtés devant sa porte. Il crut distinguer la voix de la servante, suivie de celle d'un homme qui donnait des ordres d'un ton très sec. Tout de suite après, effectivement, la servante demanda à entrer et, toute rouge, l'air bouleversé, bredouilla :

— Il y a des gens dehors qui disent qu'ils veulent vous voir.

— Des gens, qui ça, des gens ? Explique-toi, intima Tsutaya, agacé, surpris et irrité qu'on vienne le déranger chez lui si tôt le matin.

— Je ne sais pas bien, ils portent des sabres et ils ont l'air importants.

— Fais-les entrer, dit Tsutaya, et cesse de t'agiter comme ça !

Alors, à sa grande surprise, il vit entrer le *dôshin* et ses acolytes qu'il connaissait bien, pour les avoir vus rôder dans le quartier, à la recherche de quelques irrégularités à sanctionner.

Depuis le début de la deuxième année de l'ère Kansei, en effet, le bruit courait que le shôgun Ienari, célèbre pour sa vie de débauche, tentait de revenir à une forme de puritanisme. Il instaura une ère de « réformes » qui pour nous, les artistes, devint simplement synonyme de plus grande censure : toute peinture mise en vente devait dorénavant comporter un sceau prouvant qu'elle avait été visée par la censure. Et bien sûr, la peinture dite « vulgaire », les gravures du genre *ukiyo-e*, celles du « monde flottant », qui aimaient à représenter la vie du Yoshiwara, du monde du spectacle et du petit peuple, étaient visées en tout premier lieu par les nouvelles lois. Or, la plus grande part des publications de Tsutaya appartenait à cette catégorie, car en dehors des portraits d'acteurs ou de « beautés », il publiait aussi des romans populaires et des livres ou des gravures un peu, ou même très lestes, ainsi que les guides du quartier des plaisirs qui par leur succès avaient contribué à la solidité financière de sa maison d'édition.

C'était donc ça : ils étaient venus l'arrêter ! C'était ce qu'un des hommes était en train d'expliquer et il ajouta quelque chose à propos de la confiscation de ses biens.

Tsutaya eut du mal à croire qu'il n'était pas en plein cauchemar, lui, éditeur de talent promis à un très bel avenir, allait devoir suivre ces trois brutes et peut-être même être emprisonné ! Il se secoua, car les trois hommes ayant fini leurs explications et ne le voyant pas bouger, commençaient à s'impatienter. Alors il comprit qu'aucune résistance n'était possible et, abandonnant son repas à peine entamé, il se leva. Mais lorsqu'un des hommes

s'approcha, il crut qu'il voulait lui attacher les mains, et il s'écria :

— Vous ne pensez quand même pas m'attacher comme un vulgaire voleur, vous êtes trois, je suis seul, je n'ai aucune chance de vous échapper, alors évitez-moi au moins cette honte!

Et sur le chemin qui le menait au commissariat, il ruminait de sombres pensées, mais se réjouissait qu'à cette heure matinale il ait eu peu de chance de rencontrer des connaissances ou des clients.

Vraiment la période était sombre : le grand Masanobu lui-même, qui avait délaissé ses pinceaux et écrivait à présent sous le nom de plume de Kyôden, et dont les histoires étaient très populaires, avait été repéré par les censeurs et emprisonné pendant cinquante jours. Alors, faudrait-il inlassablement recopier la peinture chinoise classique, seule valable aux yeux de la censure pour éviter d'être inquiété? Tsutaya se promit de n'en rien faire et de continuer à publier ce qu'il voulait, si seulement il arrivait à se redresser après ce mauvais coup.

Il frissonna dans l'air frais du matin, jeta un dernier coup d'œil autour de lui pour garder l'image de sa maison et de son quartier, pas très sûr de les revoir un jour, puis s'abstint de toute pensée.

*

C'est ainsi que j'avais imaginé la scène à partir de ce que Tsutaya m'avait raconté de son arrestation. Mais, bien que dépouillé d'une grande partie de ses biens par confiscation, il put rentrer chez lui et reprit son travail de plus belle, sans rien changer à ses habitudes, comme il se l'était promis.

J'eus toutes les raisons de m'en réjouir car il publia un certain nombre de mes portraits d'acteurs et j'eus la

chance parallèlement de commencer à produire pour lui certaines *nishiki-e*, des estampes « de brocart » aux merveilleux coloris.

Pour ma part, n'ayant en tête que mon travail et les commandes à honorer, j'étais bien décidé à rester en dehors de toute querelle politique. Mais mon idée d'un art détaché des autres activités humaines allait être fortement ébranlée par la fin dramatique de certains de mes amis, emprisonnés pour leurs convictions. Il me fallait l'admettre : la création est une forme de prise de position et l'artiste ne peut échapper complètement au monde qui l'entoure, à moins de vivre en ermite, ce qui n'était pas mon cas.

D'ailleurs, le monde extérieur se rappelait constamment à moi par l'intermédiaire de mon épouse et de mes enfants qu'il fallait nourrir tous les jours. En effet, je m'étais marié peu de temps après mon entrée dans l'atelier de Shunshô et ma femme m'avait donné trois enfants : un garçon et deux filles. A plusieurs reprises déjà, nous avions dû déménager en urgence pour fuir les créanciers. Je me souviens surtout de la fois où nous avions dû quitter notre logement juste après la naissance de notre dernière-née Otetsu : la petite avait attrapé froid et, respirant avec difficulté, refusait de téter le lait de sa mère qui commençait à se tarir. J'avais beaucoup de mal à supporter les pleurs d'enfants et le visage fatigué de ma femme d'où les sourires avaient disparu. Je repensais alors à la conversation que j'avais entendue entre mes parents et à ce que disait mon père de la difficulté à faire vivre une famille lorsqu'on tentait de vivre de son art.

*

Dans la journée, à l'atelier, dont j'appréciais le calme, j'arrivais lâchement à oublier mes problèmes familiaux.

Mais nous étions tous inquiets de la détérioration rapide de l'état de santé de notre maître Shunshô. Sous peu, il lui faudrait trouver un successeur, et cette idée n'avait rien de plaisant. Je sentais déjà, sans le formuler clairement, qu'il suffisait de quelques rencontres importantes pour infléchir le cours d'une vie et Shunshô était l'une d'entre elles, car de lui j'avais tout appris.

Il ne passait plus qu'une ou deux fois par semaine, pour voir ce que nous faisons et avait laissé la responsabilité de l'atelier à Shunkô en qui il avait toute confiance. Effectivement, Shunkô, son disciple depuis de longues années, était à même de jouer ce rôle, mais lui-même tomba malade et fut très vite dans l'incapacité d'assumer cette fonction.

La dernière fois que je vis Shunshô, c'était chez lui. Le maître ne quittait presque plus son lit, mais il avait gardé toute sa lucidité. Il paraissait content de me voir. Je lui donnai des nouvelles de ses élèves, commentai les problèmes de censure et l'arrestation de Tsutaya et d'autres choses encore, puis, sentant qu'il était fatigué, me levai pour prendre congé. Il me retint par le bras un instant :

— La patience, Shunrô, la patience et le travail! Tu as un sale caractère et tu veux aller trop vite. Pourquoi veux-tu changer ton nom d'artiste, celui que je t'ai permis de porter, le beau nom de Shunrô pour celui de Gunbatei? Tu le vois bien, ce nouveau nom d'artiste arrive trop tôt, personne ne veut te désigner par ce nom, alors reste encore Shunrô, de la prestigieuse école Katsukawa. Patience! Tu es jeune et tu as du talent, ton temps viendra, car quelque chose me dit que tu es né sous une bonne étoile.

Ces paroles me laissèrent sans voix : se pouvait-il que Shunshô, qui jamais ne faisait de compliment, me trouvât du talent?

Lorsque plus tard j'eus des moments de désespoir et de doutes, et ils ne manquèrent pas, je tentais de me rassurer en pensant aux paroles rassurantes du vieux maître.

Ce fut notre dernière rencontre, car peu de temps après, au huitième jour du douzième mois de la quatrième année de Kansei, Shunshô s'éteignit.

Ce soir-là, j'étais décidé à oublier ou à tromper mon angoisse, celle qui me taraudait depuis la disparition de notre maître et depuis cette commande que Tsutaya m'avait faite ainsi qu'à Shun'ei, un autre élève de l'école, pour le début de l'année. Ces dessins d'acteurs qu'il nous avait commandés à tous les deux, cela faisait plusieurs semaines que je les lui avais déjà remis et je les trouvais vraiment bien réussis, mais depuis, aucune nouvelle! Et pourquoi avoir dit qu'il choisirait le meilleur de nous deux pour l'exposer? J'avais déjà fourni un certain nombre de dessins à Tsutaya et il savait de quoi j'étais capable, alors pourquoi cette compétition? Ne pouvait-il exposer nos dessins à tous les deux?

J'avais beau tourner ces questions dans ma tête, je ne trouvais pas de réponse. Pourquoi Shun'ei? Ce blanc-bec était doué, sans doute, mais très antipathique. Je tentais de me rassurer en me disant qu'il ne m'arrivait pas à la cheville, mais tout de suite après je n'en étais plus aussi sûr. Et puis, il y avait ce bruit qui courait que de l'issue de cette « compétition » sortirait celui qui dirigerait l'école Katsukawa après la mort de Shunshô, et même s'il ne s'agissait que de rumeurs, cela avait de quoi inquiéter. L'idée qu'il puisse être choisi me paraissait insupportable, alors sans fin, je ruminais.

Je décidai donc de fuir la maison et d'oublier les récriminations de ma femme, toujours à court d'argent, et les chamailleries des enfants. Et sans même en être tout à fait conscient, je pris la direction du Yoshiwara.

La nuit n'était pas encore complètement tombée et quelques écharpes roses s'effiloçaient encore dans le ciel. J'aimais ces moments suspendus entre le jour et la nuit qui m'inclinaient toujours à une certaine mélancolie. Je m'interrogeais sur le pourquoi de ce sentiment, lorsque je vis affluer de toutes parts les corbeaux. Ils se rassemblèrent sur les deux ou trois arbres qui bordaient la route en dressant leurs branches noires, à peine ourlées de neige, vers le ciel. D'où venaient-ils et où allaient-ils ? Je me reposais cette question à chaque fois que j'assistais à ce rassemblement d'oiseaux, surpris de ne les voir si nombreux qu'à la tombée de la nuit. Ils étaient terriblement ponctuels et arrivaient de partout comme à un signal donné, s'accrochaient aux branches, s'y reposaient quelques instants, éclosion étrange de grosses fleurs noires, puis dans un grand bruit d'ailes, décampaient tous ensemble. Et c'était la nuit. Partout, les commerçants sortaient pour accrocher des lanternes aux murs de leur boutique. Elles se balançaient doucement avant de s'immobiliser, laissaient les flammes s'agiter un peu comme pour cracher leur colère, avant de se calmer et de se parer des couleurs du papier.

Alors que je marchai, perdu dans mes sombres pensées, un groupe un peu bruyant me dépassa et je reconnus certains des peintres de l'école, de joyeux lurons qui cherchaient leur inspiration dans les lieux de plaisir. Ils me virent aussi et m'invitèrent à me joindre à eux. Je ne me fis pas prier, car avec eux j'étais sûr de me changer les idées, sans doute même de m'abrutir, et de ne plus penser à ce qui continuait à me tracasser.

— C'est rare de te rencontrer par ici ces derniers temps, remarqua Akira, un petit homme tout rond, au visage assez vulgaire. Une nouvelle conquête peut-être? demanda-t-il en gloussant.

Je ne sentis pas la nécessité de lui répondre et continuai à marcher en silence. Il n'insista pas et reprit la conversation avec les autres ou plutôt la discussion pour savoir où se rendre d'abord. Et cette fois encore, ce fut Akira qui suggéra de commencer notre tournée par le Prunier sauvage, un restaurant dans lequel le saké était tout à fait honnête. On y servait aussi des mets savoureux, cuisinés dans la tradition campagnarde, et même si l'endroit n'était pas d'une propreté à toute épreuve, car les cafards y étaient beaucoup plus nombreux que les habitués, il convenait aux budgets d'artistes toujours fauchés et remporta donc tous les suffrages. Pour la suite du programme, on verrait bien!

Dans les ruelles, à présent bien éclairées par toutes sortes de lanternes en papier, se croisaient des groupes d'hommes qui parlaient haut et riaient fort, à la recherche d'un endroit où faire une nouvelle pause. Au passage, ils saluaient les filles, habillées de kimonos clinquants, qui étaient sorties entre deux clients, malgré le froid, afin de fumer de longues pipes.

Dans ce tourbillon de couleurs, de bruit, de lumières et de gaieté il était impossible de ne pas oublier momentanément ses soucis. Après avoir avalé quelques verres de saké, je devins aussi bruyant que mes compagnons et me laissai ballotter d'un endroit à l'autre, sans résistance, chaque fois un peu plus ivre.

Comment étais-je rentré chez moi, je n'en avais pas la moindre idée! Mais le fait est que le lendemain matin, lorsque ma femme me réveilla en me secouant pour que j'aille à l'atelier, je ne me souvenais de rien. En dépit de

son air furieux, je n'eus droit à aucun reproche de sa part, ce qui ne manqua pas de me surprendre, car j'entendais assez régulièrement les femmes des voisins houspiller leurs maris lorsqu'ils rentraient de virées nocturnes. En revanche, le mal de tête et la nausée persistante me rappellèrent que j'avais dû largement dépasser les bornes. Et comme je n'étais pas coutumier du fait, ma main ce jour-là ne fut pas très sûre.

Par ailleurs, j'avais retrouvé mon angoisse intacte.

*

La semaine suivante, n'ayant toujours aucune nouvelle de Tsutaya, je me décidai enfin à agir et à passer le soir au magasin. Je préférerais y aller tôt le matin, avant que la librairie ne se remplisse de tout un tas d'artistes qui utilisaient la boutique de l'éditeur comme lieu de rendez-vous, un endroit à la mode où il était bon d'être vu.

Il avait dû neiger toute la nuit et au matin la ville était méconnaissable, métamorphosée par ce manteau immaculé qui en rehaussait la beauté. Et c'est presque le cœur léger que j'arrivai devant la boutique de Tsutaya. Un des employés du magasin avait déjà nettoyé la neige devant la boutique et continuait sûrement de l'autre côté, car j'entendais le raclement caractéristique de la pelle à neige. Je m'approchai donc sans difficulté et repérai tout de suite, bien en évidence sur la devanture, les dessins de Shun'ei. La première gravure représentait l'acteur Ichikawa Yaozô incarnant le personnage de Watanabe no Tsuna, assis sur son coffre de pierre et l'autre Ichikawa Ebizô dans le rôle d'un messenger qui vient annoncer à l'héroïne de la pièce le rejet de son recours en grâce et la confirmation de son exil.

Et aussitôt je cherchai les miens, mais ne les vis nulle part. A l'intérieur, seuls les apprentis s'affairaient à mettre

de l'ordre. Je m'apprêtais à entrer pour voir l'éditeur et demander des explications lorsque je compris enfin que j'avais perdu : Tsutaya avait choisi les gravures de Shun'ei. Il n'y avait rien à faire, je devais m'incliner devant sa décision. Tremblant de dépit et de colère, car cela me paraissait très injuste, je demeurai un moment devant la boutique à tenter de nier l'évidence. En sentant des larmes me monter aux yeux, je m'éloignai un peu, puis revins sur mes pas, décidé à entrer cette fois. Mais au moment de passer la porte, je renonçai.

Alors je me mis à errer dans la ville sans but précis. Je marchai et marchai encore. Autour de moi les choses et les gens étaient devenus flous, comme perdus dans un brouillard épais.

Quand soudain, derrière moi, explosèrent des rires bruyants, hystériques : je me retournai et vis, devant une maison très modeste, deux vieilles, une grosse et une maigre, qui riaient de leurs bouches édentées en se tapant sur les cuisses. Les rires se calmaient puis éclataient de plus belle. De quoi pouvaient-elles donc rire ainsi ? Mais de moi, bien sûr ! Elles riaient de moi, elles se moquaient de moi et de mes prétentions :

— Toi, le futur grand peintre, écrasé dès la première compétition, comme c'est comique !

Voilà sûrement ce que voulaient dire ces rires. Sans même m'en rendre compte, pris de fureur je me baissai et ramassai une pierre. Lorsqu'elle fut dans ma main, je compris, un peu honteux, le sens de mon geste et j'en fus instantanément dégrisé. Le contact de cette pierre froide et dure me fit reprendre mes esprits. Je la glissai dans la ceinture de mon kimono et m'en retournai. Cette pierre, je l'ai gardée longtemps dans mon atelier, bien en évidence, afin de ne pas oublier que le chemin de la vie est recouvert de toutes sortes d'aspérités.

Lorsque Shun'ei fut nommé officiellement à la tête de l'école Katsukawa, peu après la mort de notre maître Shunshô et la maladie de Shunkô, commença pour moi une période très sombre. Autant je me pliais, quelques fois à contrecœur il est vrai, aux exigences de Shunshô, autant celles de Shun'ei me paraissaient toujours déplacées. Je ne suis pas sûr qu'il n'y avait pas un peu de mauvaise volonté de ma part, car quoi qu'ait demandé Shun'ei, j'étais prêt à m'opposer à lui, même lorsque ses requêtes étaient justifiées. Mais c'était plus fort que moi. Je ne supportais absolument pas le fait qu'il ait été choisi par Tsutaya à mon détriment. La tension qui régnait entre nous était palpable et rendait le travail pour tous très pénible. Je devais chaque matin faire un effort considérable pour trouver l'énergie de me lever et d'aller à l'atelier et je savais que dans ces conditions Shun'ei trouverait un jour une faute à me reprocher afin de pouvoir me mettre dehors. Mais les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi, car en quelque sorte c'est moi qui pris les devants.

Une belle lumière de printemps inondait l'atelier et je me sentais presque heureux, tout à mon travail sur une commande venant du kabuki, lorsque je sentis la présence de Shun'ei à côté de moi. J'étais si absorbé que je ne l'avais pas entendu arriver.

— Ce pied ici, un peu plus à l'extérieur, tel qu'il est, il n'est pas représentatif de l'école Katsukawa, dit-il, en me montrant du doigt l'endroit à corriger.

— Le style de l'école, le style de l'école, vous n'avez que cela à la bouche! répliquai-je, sans même me rendre compte que j'avais dit cela sur un ton qu'aucun maître ne pouvait accepter.

Puis, comprenant que de toute façon je m'étais mis dans mon tort, je décidai d'en finir :

— Le peintre doit-il copier toute sa vie? N'a-t-il aucune possibilité d'évoluer et de montrer ce dont il est capable? Eh bien moi je prétends que si les écoles sont utiles, elles ne sont pas suffisantes et qu'à un moment donné il faut pouvoir créer son propre style, vraiment créer. Moi, j'ai envie d'autres choses, d'aller plus loin.

Autour de nous, le silence était total, les apprentis se recroquevillaient dans leur coin, ne sachant quel comportement adopter face à une pareille scène et se demandaient comment je pouvais faire preuve d'une attitude aussi ingrate et irresponsable. Contredire le maître ne se faisait pas.

Et avant même la réaction de Shun'ei, je me levai, saluai poliment et quittai les lieux. Un beau coup d'éclat, certes, dont je fus très fier tout d'abord. Il me fallut quelques jours pourtant pour comprendre que je venais de claquer une porte, mais que je n'avais pas vraiment prévu la suite. Que faire à présent? Bien sûr, je n'étais pas complètement démunie, car les petits livres jaunes que j'avais illustrés pendant l'année continuaient d'être publiés. Mais il ne s'agissait pas seulement d'assurer le quotidien, il s'agissait aussi de savoir comment j'allais créer mon « propre style », comme je l'avais déclaré si pompeusement.

Les jours passaient et j'étais incapable d'entreprendre quoi que ce fût. Je prenais mes pinceaux, puis les rejetais aussitôt, restais plongé dans la contemplation des reflets de la lumière sur le thé qui refroidissait dans mon bol, en prétendant faire une étude de couleur. Et des journées entières passaient sans que je trouve une idée digne d'être soutenue ou que me vienne le désir de reprendre mes pinceaux.

Or un matin, alors que je tentais de me remettre au travail sans plus de succès, il me revint à l'esprit un conseil donné par le grand peintre chinois Ku Ning Yüan que j'avais à une époque appris par cœur afin de ne pas l'oublier, et qui disait à peu près ceci :

Lorsqu'on ne se sent pas enclin à peindre, la meilleure chose est de sortir faire une petite promenade tout seul. Peut-être ne découvrira-t-on rien ou peut-être trouvera-t-on un morceau de rocher ou une branche morte, une petite pièce d'eau ou un bois clairsemé. Ces choses se trouvent là, ignorées de tous. Mais ce sont des morceaux de nature, très différents de ce que l'on voit sur les tableaux. On devrait leur jeter un regard froid et précis et essayer de comprendre en quoi consiste la difficulté à définir l'expression de la vie.

Pourquoi avoir repensé à ce peintre alors que les jours passaient, ternes et déprimants ? Je ne saurais le dire. Mais ce jour-là, je décidai de suivre son conseil et de sortir : cela me changerait les idées et cela ne pourrait pas me faire de mal de prendre un peu l'air.

Il faut croire que mon esprit ne voulait pas coopérer et que mon œil lui aussi se refusait à voir, car au cours de cette promenade assez longue pourtant, rien n'avait accroché mon regard, et je m'apprêtais à faire demi-tour,

lorsqu'au détour d'un chemin je découvris un petit étang. Un coassement me sortit de ma rêverie et je me surpris à dévaler le chemin boueux qui menait à l'eau. Il me fallut un moment pour localiser la petite grenouille, parfaitement camouflée au milieu des feuilles. Elle était aussi immobile que le caillou sur lequel elle se tenait, et rien ne trahissait la vie en elle, si ce n'est le mouvement de sa gorge qui se gonflait et se dégonflait et celui de ses paupières qui recouvraient ses yeux globuleux. Je demurai un long moment à contempler ce spectacle en m'interrogeant sur la façon de rendre en peinture la différence entre le caillou inerte sur lequel elle se tenait et ce caillou vivant qu'était la grenouille, ramassée sur elle-même. Oui, comment représenter cette vie, dans son immobilité? Faire éclater dans ses dessins le mystère de la vie, n'était-ce pas la quête de tout artiste? Je jetai un petit caillou dans la mare et la grenouille sauta, laissant traîner ses pattes derrière elle quelques secondes, ou fractions de secondes, avant de retomber dans sa position initiale. Et je compris que l'intensité de la vie, qu'il fallait tenter de reproduire, se trouvait quelque part entre ces deux instants. Il fallait peindre la grenouille de telle façon qu'on ait l'impression qu'elle pouvait sauter de la feuille de papier à tout moment!

La nature, les oiseaux, les animaux, les fleurs sont une inépuisable source d'inspiration, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, telle est sans doute la leçon du grand peintre chinois que je me promis alors de suivre sans tarder. Et je ne sortis plus sans emporter sur moi de quoi dessiner. Il s'agissait de petits « gribouillis » que je gardai avec l'espoir de pouvoir les exploiter par la suite dans des compositions plus complexes.

Un jour, à peu près à la même époque, las de ne pas faire grand-chose, je décidai de me rendre au bain public. J'avais envie du bien-être que procure un vrai bain, car j'étais si déprimé que je ne me lavais même plus. J'avais aussi l'espoir d'y rencontrer des connaissances pour glaner quelques potins. Les baigneurs, que masque plus ou moins le nuage de vapeur s'élevant de l'eau brûlante, s'imaginent qu'on n'entend pas leur conversation et c'est très distrayant. Comme les gens aiment parler ! Souvent, dans le dessein de se mettre en valeur, ils donnent leur avis sur tout : sur les dernières représentations du kabuki et sur les acteurs à la mode, sur les romans qu'ils viennent de lire, ou les restaurants qu'ils apprécient, quand ils ne se lancent pas dans quelques considérations politiques. C'est la raison pour laquelle le shôgun y envoie traîner ses espions. Tout le monde est au courant, mais cela n'empêche pas les gens de parler.

Pour ma part, ce que j'aime avant tout lorsque je vais au bain, c'est observer la diversité des morphologies que la nudité dévoile et tenter d'en graver les détails dans ma mémoire, afin de les restituer dans mes dessins par la suite. Il y a les gros et les maigres bien sûr, mais aussi les grands et les petits, les beaux et les laids, les chignons et les crânes rasés – et le pou que je voyais, en train de se noyer dans l'eau juste devant moi, ne venait pas de ce crâne-là –, les ventres qui débordent et les fesses qui pendent, les épaules puissantes et les dos voûtés, et partout une chair rouge, comme cuite par la chaleur du bain, émergeant çà et là du nuage de vapeur. Autour du bassin les baigneurs s'agitaient et se lavaient avec ardeur avant de rentrer dans le bain proprement dit, se frottaient comme s'ils devaient éliminer des années de crasse, se

rinçaient à l'eau claire, s'épongeaient en tordant régulièrement leurs serviettes, accompagnant leurs gestes de mimiques comiques. Il y avait ceux qui tentaient de se laver sans mouiller leur chignon, les délicats, les rustres, et toute une humanité occupée à se débarrasser de sa saleté, toutes classes sociales confondues, dans une joyeuse cacophonie : bruits d'eau, de seaux, de rires, de conversations, auquel faisaient écho, à l'extérieur, le brouhaha de la rue et les cris des colporteurs.

Je marchais dans le bain, un peu somnolent et ramolli par la chaleur, lorsque je me trouvai face à face avec Takeo, le fils du charpentier, que je n'avais pas vu depuis longtemps. J'eus du mal à retrouver dans cet homme adulte que le dur travail de charpentier, dehors par tous les temps, avait vieilli prématurément, le petit Takeo de mon enfance. Je dois dire que cette rencontre me fit particulièrement plaisir, et raviva de vieux souvenirs, d'une époque où nous étions heureux et sans soucis.

— Si tu as terminé, nous pourrions aller manger ensemble quelque part, proposait-il.

J'acceptai avec joie ; le temps de nous sécher et de nous vêtir, et nous étions dehors. Un ciel uniformément bleu, à peine rayé par quelques vols de milans, s'étendait au-dessus de la ville, serein et insensible à la joyeuse agitation des quartiers commerçants. Nous décidâmes d'aller déjeuner à l'auberge du vieux Kazuhiro. A première vue, c'était une véritable gargote, vieille et sale, mais la soupe au *miso* y était délicieuse. Le bain nous ayant ouvert l'appétit, nous en avalâmes deux bols. Puis nous prîmes le temps de parler un peu en buvant notre thé.

J'appris ainsi que Takeo avait repris l'affaire après la disparition de son père et non son frère aîné, comme l'aurait voulu la coutume, et que ça marchait plutôt bien. Il avait beaucoup de travail, de bons apprentis, et on le

demandait souvent hors d'Edo pour des travaux de charpente dans les châteaux ou les demeures de riches samouraïs. C'est la raison pour laquelle on ne le rencontrait pas souvent à Edo. Ce bain, dans lequel nous nous étions retrouvés, n'était pas celui de son quartier, mais il avait profité de ce moment de détente, en attendant l'heure d'aller faire une visite à un client. Quant à moi, je n'allais que très rarement au bain public et c'était donc le hasard ou la chance qui nous avait réunis ce jour-là.

Je découvris que si je ne savais pas grand-chose de lui, Takeo, en revanche, était au courant de mon parcours, mais je ne cherchais pas à savoir comment. Je compris aussi qu'il gagnait suffisamment bien sa vie pour fréquenter le kabuki, dont il était grand amateur, et qu'il connaissait bien les qualités des acteurs à la mode, de même que les portraits que j'avais pu en faire. Et, je ne suis plus sûr de ma mémoire, mais il me semble que c'est ce jour-là qu'il me parla du peintre Tawaraya Sôri, de l'école Rimpa qu'il admirait beaucoup. En effet, lors de ses passages dans les résidences de samouraïs, il avait pu admirer certains paravents du grand Kôrin, qui l'avaient fort impressionné. Et pour lui, il n'y avait pas de plus belle peinture que celle-là. Je n'allais sans doute pas le contredire, car je pensais moi-même que Kôrin avait su mieux que tout autre traiter les sujets liés à la nature. Il avait peint les fleurs en révélant leur beauté d'une façon tout à fait unique. Il aimait paraît-il raconter à ses élèves, à titre d'exemple, cette anecdote à propos de Rikyû, le célèbre maître de thé :

Tôt un matin, alors que le shôgun venait lui rendre visite pour admirer ses fleurs, le maître de thé n'hésita pas, avant son arrivée, à faire arracher tout un parterre de volubilis, fleurs rares puisqu'elles venaient seulement d'être importées de Chine, afin d'en conserver une seule, resplendissante, qu'il fit admirer à son visiteur.

— Le grand peintre avait une façon unique d'utiliser le vide, l'espace vacant, pour mettre le sujet en relief, ajouta Takeo.

— Oui, Kôrin... dis-je, un peu songeur.

Puis nous nous séparâmes, car Takeo avait encore à faire, en nous promettant de nous revoir sous peu.

Pour la première fois depuis longtemps, je rentrai chez moi le cœur léger. Comme le bain m'avait bien détendu, je me sentis enclin à faire un petit somme ce qui n'est pas du tout dans mes habitudes.

Je fis un drôle de rêve : j'étais assis sur la véranda d'une maison que je ne connaissais pas, et par les *shôji* ouverts, je contemplais un jardin, un très beau jardin, plongé dans la nuit. Mais de façon tout à fait étrange, je le voyais comme en plein jour, sans la richesse des couleurs bien sûr. Je pouvais voir la pièce d'eau et son petit pont, les buissons d'azalées et les pins nains, ainsi qu'une très belle lanterne en pierre recouverte de mousse. Ce n'était pas la lune pourtant qui l'éclairait, mais une étoile beaucoup plus grosse que les autres. Je découvris alors qu'elle se déplaçait très lentement, comme si elle voulait m'inviter à la suivre. Alors je me levai en prononçant ces paroles étranges : « Etoile du nord, j'arrive, je te suis. » Je me réveillai en sueur et compris qu'un rayon de soleil m'arrivait droit sur le visage à travers un petit trou dans le papier de riz des *shôji*, que je n'avais pas remarqué jusque-là, et je restai assis un long moment, sous l'emprise de ce rêve étrange, comme si je devais en découvrir le sens : Hokusai, l'étoile du nord..., cela ferait un très beau nom d'artiste ! Je me levai et sentis enfin renaître en moi le besoin de peindre.

La rencontre avec Takeo avait-elle eu pour conséquence ma volonté de travailler pendant un temps avec Tawaraya Sôri, qui peignait dans la tradition de l'école Rimpa, ou était-ce quelque chose que j'avais déjà envisagé auparavant, et cette rencontre n'avait-elle fait que précipiter les choses ? Je ne saurais le dire. Mais il est vrai que, comme beaucoup de mes compatriotes, j'accorde une grande importance à la position des astres et aux signes du zodiaque chinois, et comme eux, je crois donc que nos décisions et le cours de notre vie ne nous appartiennent pas complètement. Si l'on pense ainsi, alors Takeo devait se trouver sur mon chemin à un moment précis de mon histoire et prononcer le nom de Sôri. Pour ma part, je me suis toujours félicité d'être né une année du dragon, car il est le signe de la chance et de la réussite. Et même lorsque les choses ne marchent pas comme je voudrais, je ne désespère jamais tout à fait, car au fond de moi je suis persuadé que pour moi les choses s'arrangeront toujours. C'est sans doute une vision assez puéride de ma destinée, mais qui a ses bons côtés. Car effectivement, peu de temps après ma rencontre avec Takeo, le peintre Sôri accepta de me prendre comme élève.

Ma fréquentation des techniques de l'école Rimpa, sous la direction de Tawaraya Sôri, m'apportait une vision nouvelle sur l'art de peindre la nature. Cette école n'était

pas moins contraignante que celle de Katsukawa, dirigée d'une main de fer par Shunshô, mais elle mettait l'accent sur la simplification extrême du sujet afin d'en faire ressortir l'essence de la beauté. Il y avait beaucoup à apprendre sous la tutelle de maître Sôri, qui aimait par ailleurs développer sa vision de l'art. Il nous arrivait de passer des moments agréables après le travail, à discuter de ce qui faisait l'originalité de l'école Rimpa, ainsi que du grand Kôrin et de son talent unique. Habitué au formalisme des relations avec Shunshô, je m'étonnais de pouvoir parler de tout avec Sôri. Le maître évitait quand même de faire trop de commentaires sur la « peinture vulgaire » qu'il appréciait peu. Mon savoir-faire lui suffisait sans doute, et lorsqu'il me nomma chef d'atelier, il espérait peut-être que je revienne à un art plus « noble ». Sa confiance en moi était telle qu'il alla jusqu'à m'autoriser à porter son nom, le nom de « Sôri », comme nouveau nom de peintre.

Je n'abandonnai pas pour autant complètement le genre de l'*ukiyo-e*, mais les œuvres que je fis à cette époque-là bénéficièrent sans aucun doute de cette recherche sur l'essence des choses, au cœur de l'enseignement de l'école Rimpa.

*

Malgré les soucis et le chagrin liés au décès prématuré de ma femme, qui me laissait seul avec trois enfants, je m'étais remis sérieusement au travail et sous peu les commandes affluèrent à nouveau.

Je ne sais qui avait été le premier à avoir l'idée de faire peindre des *egoyomi*, ces calendriers illustrés qui indiquent pour chaque année les mois courts et les mois longs, ainsi que les *surimono* destinés à annoncer un événement

important de la vie que l'on veut rendre public, mais ils devinrent très populaires à cette époque. Les *surimono* associent toujours un dessin à un poème, et c'est ce qui fait leur charme. J'ai toujours aimé imaginer les peintures qui illustreraient les poèmes et faire en sorte que le texte calligraphié du poème fasse partie intégrante du tableau. Les *surimono* possédaient aussi un autre avantage de taille : ils étaient commandés à des fins privées, et de ce fait ne réclamaient pas l'aval de la censure. Je pouvais donc, en les composant, laisser libre cours à mon imagination, sans avoir peur d'être inquiété, ce qui était très satisfaisant. Mais je découvris que les censeurs n'étaient jamais loin et qu'ils avaient retourné leur pression sur les groupes de poésie qui commissionnaient l'illustration de leurs recueils de poèmes.

En effet, à cette époque, j'avais rejoint un des groupes de poésie du quartier où j'habitais, celui d'Asakusa et son chef Asakusaan me commandait de nombreuses illustrations pour ses recueils de poèmes. Nous nous réunissions chez le maître, qui occupait une assez grande maison, joliment patinée par le temps, dénuée de tout ornement en dehors de quelques magnifiques calligraphies qu'il exposait alternativement au fil des saisons. J'aimais ces réunions qui rassemblaient des gens de conditions diverses, ayant en commun l'amour de la poésie et surtout de la poésie comique. Il y avait notamment Yasushi, un samouraï que l'inaction agaçait en cette période de paix, affichant toujours un air froid et hautain et qui ne daignait même pas sourire aux blagues de Juzô, le riche négociant en saké, homme rond et débonnaire, prêt à rire de tout, mais capable de montrer une grande élégance dans ses poésies. Quelques riches marchands vêtus de très beaux kimonos, en dépit des règles somptuaires, avaient rejoint notre groupe ainsi qu'une ou deux

geishas, qui, ayant fini de rembourser leur dette, avaient un peu de temps à consacrer à des activités littéraires. On y composait surtout des *kyôka*, des petits poèmes comiques très à la mode à cette époque-là. C'est dans ce groupe que j'avais rencontré le professeur Yoshida, un lettré qui se trouvait obligé de cacher son intérêt pour les études hollandaises. En effet, elles avaient été récemment interdites, elles aussi, par le gouvernement, et notre poète amateur se savait étroitement surveillé par la police. En l'absence d'Asakusaan, pourtant, il avait un jour réuni le groupe de *kyôka* chez lui, et à la fin de notre petite réunion, alors que je m'apprêtais à sortir dans les derniers, il me fit discrètement signe de rester. Il voulait me montrer des livres qu'il venait d'acquérir, je ne savais par quel moyen mais me gardai de le lui demander, sur lesquels se trouvaient des reproductions de tableaux de peinture occidentale. Il m'indiqua aussi l'endroit où il les cacherait en cas d'urgence et me demanda de venir les récupérer si par hasard il était arrêté.

— Pourquoi moi ? demandai-je, surpris de cette proposition.

— Parce que je connais votre honnêteté et je serais heureux que ces chiens de censeurs ne les récupèrent pas.

Surpris, je marmonnai quelque chose qu'il prit pour un assentiment.

— Oui, les censeurs... dis-je, pensif.

Je n'avais pas encore mesuré la menace qui pesait sur ces intellectuels intéressés par ce qui se passait en dehors de l'archipel, mais cette cachette dissimulée avec un si grand soin me fit comprendre le sérieux de ses craintes.

Je m'agenouillai donc à nouveau sur le tatami et commençai à feuilleter les ouvrages, des livres à couvertures rigides, très joliment décorés, qui s'ouvraient à l'inverse des nôtres. J'appris par le professeur que le texte

était en hollandais. Il arrivait à les lire et à les comprendre, ce qui m'impressionna beaucoup.

Ce n'était pas la première fois que je voyais de la peinture occidentale, mais cette fois j'avais le loisir de m'y attarder un peu. Je remarquai qu'en Occident les peintres se sentaient obligés de couvrir de couleur tout le tableau, sans jamais laisser de blanc. Le résultat me semblait un peu lourd. Il est vrai qu'ils n'utilisaient pas comme nous du papier de qualité ou de la soie, mais un tissu très grossier, tendu sur des cadres de bois et que ce tissu ne pouvait être laissé sans peinture. D'autre part, l'artiste ne semblait pas chercher la transparence de la couleur mais travailler en couche épaisse ou en superposant plusieurs couches fines. Cependant, j'admirais les moyens qu'ils employaient pour donner l'illusion de la profondeur dans un paysage. Je me promis d'y réfléchir et de mieux étudier la question quand j'aurai un moment. Il y avait aussi quelques portraits de personnages, si détaillés qu'ils en étaient presque effrayants.